

THÉÂTRE MUSICAL

LE SYNDROME D'
ULYSSE

LA NOUVELLE CRÉATION DU BALCON
UNE MISE EN SCÈNE DE **SERGE BARBUSCIA**



REVUE DE PRESSE

Production : Théâtre du Balcon / Co-production : Théâtre National du Luxembourg
Soutiens : ETC Caraïbes – Écritures Théâtrales Contemporaines en Caraïbe, Festival Casamance – Compagnie Bou-Saana

« LE SYNDROME D'ULYSSE », UNE ODE AUX DÉRACINÉS



CRITIQUE. **LE SYNDROME D'ULYSSE – Avant-Première AVIGNON OFF 2026 – Création 2026 – Mise en scène Serge Barbuscia – Texte de Ali Baba Kenjah et Serge Barbuscia – Direction musicale Jérémy Bourges – Vu au Théâtre du Balcon le 22 mars 2026.**

Rapprocher nos deux méditerranées
– Serge Barbuscia

Le syndrome d'Ulysse : ce malaise puissant qui saisit tous celles et ceux qui ont eu à faire à ce déracinement de la patrie mère pour aborder d'autres rivages, synonyme d'espoir d'une meilleure vie, ou tout simplement pour sauver leur peau. Tous les réfugiés, tous les expatriés

connaissent cela, ce sentiment d'un inconnu qui nourrit toutes les espérances de salut, doublé d'une perte irrévocable : perte d'un pays qui nous a fait grandir, d'une maison qui nous a vu naître, d'une famille qui nous a aimés, d'une culture qui nous a construits.

Serge Barbuscia, sicilien d'origine, petit fils de déracinés, sait intimement ce que cela représente. C'est l'histoire même des siens, inscrite à jamais dans la mémoire familiale. Tout comme le co-auteur de cette adaptation de l'Odyssée, l'écrivain Ali Babar Kenjah, qui évoque cette « coécriture transatlantique » avec le metteur en scène lors d'une résidence d'écriture à Fort de France, en Martinique.

Le fruit nourricier de cette co-écriture le voici : une fresque musicale déroulée en un poème épique, qui dit les souffrances de l'exil et des migrations. Un chant comme une ode à celles et ceux qui ont vécu cet arrachement dans leur chair, dans leur cœur. Et quoi de plus juste que s'inspirer du grand poème d'Homère pour raconter cette douloureuse traversée, physique et mentale, qui rend hommage à tous ces Ulysse et leur quête inlassable d'identité ? Tous, étrangers à eux-mêmes, qui « ont remis leur destin aux oracles de la mer », comme le dit fort joliment Kenjah.

De cette aventure extraordinaire, et pourtant si souvent ordinaire hélas, traumatisante, parfois même terrifiante, Serge Barbuscia a tiré une geste lyrique, une plainte déchirante et belle qui évoque tant le chant éternel de toutes les veuves et mères de méditerranée, servie par une mise en scène au cordeau, à la fois sobre et juste, un écrin à cette exploration poétique ouverte sur les « deux méditerranées ». Un oratorio superbe dédié à nos racines communes, porté par une construction musicale menée de main de maître par l'excellent pianiste Jérémy Bourges, avec le talent précieux de Théodora Carla pour les arrangements vocaux.

« Le syndrome d'Ulysse » constitue une rencontre essentielle avec notre matrice à toutes et tous : une Méditerranée qui source nos cultures des trois rives, qui nous porte et nous fait rêver mais qui parfois se fait cruelle avec ses enfants qu'elle engloutit dans ses flots édéniques. Un paradis en trompe-l'oeil qu'il nous faut apprivoiser mais dont il faut se garder tout à la fois. Une mer nourricière qui nous apprend tout du désir, de l'amour, mais aussi du renoncement et de l'oubli. Ulysse le savait bien.

VIVANTMAG

NOTRE AVIS



VIVANT

LE SYNDROME D'ULYSSE

Présenté au Théâtre du Balcon le 13 mars 2026, Le syndrome d'Ulysse propose une forme de spectacle mélangeant théâtre et musique. Le spectacle mélange les récits et les langues pour aborder des sujets comme l'exil et l'identité.

Au début, une histoire personnelle semble se mettre en place, autour d'un père réunionnais, envoyé en métropole dans le cadre des migrations vers la Creuse. Mais le spectacle ne suit pas ce récit de manière linéaire. Il s'ouvre progressivement sur quelque chose de plus large.

La figure d'Ulysse devient alors centrale. Elle sert de point de repère pour parler du voyage et des épreuves. Le spectacle fait ainsi des liens entre les parcours des migrants et ceux de chacun, en montrant que tout le monde traverse des déplacements à sa manière.

Sur scène, les comédiens alternent entre jeu et musique. Les instruments sont variés : piano, accordéon, harmonica, tambourin. La voix occupe une place importante, avec plusieurs moments chantés qui arrivent parfois de manière inattendue. Cela peut surprendre, mais cela participe à l'ambiance générale. Les scènes s'enchaînent sans forcément suivre une logique claire. Plusieurs histoires se croisent, et sont racontées dans différentes langues. Cela peut donner une impression de confusion, mais cela reflète aussi la complexité des parcours présentés.

Certains passages marquent plus particulièrement. Par exemple, celui autour des démarches administratives, où une demande d'asile se heurte à l'attente et à l'indifférence. Le spectacle évoque aussi une forme de déshumanisation, notamment à travers des comportements froids face aux témoignages. Une phrase résume bien cette idée : « la peur de l'autre, c'est le reflet de la honte de nous-mêmes ».

La relation au public est très forte. Le quatrième mur est complètement brisé. En effet, les acteurs se déplacent dans la salle et s'adressent directement aux spectateurs. Cela crée une proximité inhabituelle, parfois un peu déstabilisante.

La scénographie reste simple mais efficace. Des caisses deviennent tour à tour un bureau ou un bateau, ce qui permet de représenter le voyage de manière concrète. À la fin, comme dans le mythe d'Ulysse, les personnages reviennent.

Le spectacle se termine sur une idée assez simple: chacun est d'une certaine manière, un Ulysse. Certains voyagent loin, d'autres moins. Mais tous font l'expérience du déplacement.

Même si le message n'est pas toujours facile à saisir dans sa globalité, Le syndrome d'Ulysse propose une expérience originale qui pousse à réfléchir sur notre société et sur notre regard envers les autres.

Inès Bigonnet

Chronique réalisée dans le cadre du partenariat avec l'Université d'Avignon et avec les étudiants du Master 1ère année, Parcours Arts et Techniques des Publics, mention Culture et Communication.

l'Humanité

La chronique théâtre de Jean-Pierre Léonardini

« Le Syndrome d'Ulysse » : des voyages au long cours

Publié le 22 mars 2026

Écrite à quatre mains par Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, la pièce *le Syndrome d'Ulysse* vient d'être créée à Avignon, au Théâtre du Balcon, qu'anime Serge Barbuscia, son metteur en scène¹. C'est, à partir de la figure mythique du guerrier rusé, ce héros d'Homère devenu de nos jours l'archétype du migrant, un spectacle musical harmonieusement rythmé, au cours duquel le lyrisme du texte le dispute à la joie collective de jouer.

Barbuscia lui-même incarne le choryphée, en référence familiale, au nom de son arrière-grand-mère de Sicile, la Nonna Nina, chassée par la faim, un jour embarquée avec ses enfants sur un esquif pour aborder au port de Tunis. Au début du siècle dernier, 130 000 Siciliens affamés ont ainsi dû immigrer vers les côtes africaines. Il cite encore sa mère, quittant la Tunisie pour Marseille avec ses trois rejetons.

Ali Babar Kenjah situe la pièce « *entre le retour impossible et l'intégration inachevée* ». Il a étoffé la partition verbale d'allusions aux îles des Caraïbes, en évoquant le poète anglophone Derek Walcott, né à Sainte-Lucie, prix Nobel 1992, auteur de l'épopée *Omeros*, frère en esprit d'[Aimé Césaire](#) et d'[Édouard Glissant](#).

Barbuscia, de son côté, apporte au bien commun sa dilection pour [Pablo Neruda](#), qu'il a illustrée en montant *Tango Neruda*. Rien n'est omis du caractère infiniment cruel de l'exil forcé, de la cupidité des passeurs, des risques de mort par noyade ou des réactions de rejet.

Derek Walcott, frère en esprit d'Aimé Césaire et d'Édouard Glissant.

Ce qui fait, en même temps, le bien-fondé du *Syndrome d'Ulysse* est à voir dans les vertus du jeu théâtral. Autour de Serge Barbuscia évoluent quatre interprètes de haut vol, aptes à mêler la profération à la mise en corps musicale. Lorsque Aïni Iften et Théodora Carla chantent recto tono d'une voix d'entrailles, cela devient bouleversant. Bass Dhem est un harmoniciste accompli.

Jérémy Bourges assure la direction musicale en polyglotte averti et pianiste virtuose : du classique au swing, de la salsa au tango. Les costumes appropriés d'Annick Serret concourent, sous la lumière de Sébastien Lebert, à la validité esthétique d'un acte théâtral dont l'objectif affirmé est de donner à voir et à entendre « *l'humanité invisible des malheurs du monde* », et ce, par le biais d'une coopération transatlantique, dont des étapes préparatoires ont eu lieu en Martinique, puis en Casamance (Sénégal), auprès de la compagnie Bou-Saana.

1. Le spectacle sera présenté du 4 au 25 juillet au Théâtre du Balcon (38, rue Guillaume-Puy, 84000 Avignon) lors du Off du Festival d'Avignon, avant d'être programmé au Théâtre national du Luxembourg, du 9 au 11 décembre. ↩

L'Humanité pour seul rivage

**Serge Barbuscia présentait à Avignon
Le Syndrome d'Ulysse, sa nouvelle création.
Une convocation mythologique, pour mieux
parler des malheurs de notre temps**

Les planches du Théâtre du Balcon n'accueillent pas simplement une pièce de théâtre, elles deviennent le réceptacle d'une urgence mondiale. Sous la direction de **Serge Barbuscia**, *Le Syndrome d'Ulysse* se révèle être une traversée onirique et poignante, un miroir tendu à notre époque où l'errance devient le dénominateur commun d'une humanité malmenée.

La force de ce spectacle repose sur la cohésion de cinq artistes d'exception. Serge Barbuscia, **Jérémy Bourges**, **Théodora Carla**, **Bass Dhem** et **Aïni Iften** ne se contentent pas d'interpréter un texte, ils habitent chaque silence, chaque cri. Leurs présences, à la fois fragiles et puissantes, portent la plume d'**Ali Babar Kenyah** et du metteur en scène vers des sommets d'émotion.

Sous l'impulsion de **Jérémy Bourges**, le piano, l'accordéon,

la trompette et le tambour ne sont pas de simples ornements. Ils sont le souffle du récit, le rythme cardiaque de l'exilé. Les voix, d'une pureté sublime, s'élèvent dans une polyphonie de six langues – français, amazigh, espagnol, italien, pular et persan – rappelant que la douleur et l'espoir ne connaissent pas de frontières linguistiques.

De l'épure et un message

La mise en scène de Barbuscia fait le choix de l'essentiel. Les décors, sobres, laissent toute la place à la puissance du verbe et au jeu organique des comédiens. Ce dépouillement souligne l'universalité du propos : l'homme nu face à son destin. Les costumes, subtil pont entre les drapés de l'Odyssee antique et les guenilles du présent, ancrent la pièce dans une temporalité circulaire. Ulysse était hier, il est



© X-DR

aujourd'hui sur nos côtes, cherchant une terre qui ne se dérobe plus.

En invoquant la figure d'Aimé Césaire, le spectacle interroge la substance même de notre existence. Que reste-t-il à l'être humain quand il devient cet « *arbre sans racines qui cherche un sol se déroband sans cesse* » ? Dans le contexte ac-

tuel, où l'indifférence menace de l'emporter, cette œuvre agit comme un baume et un électrochoc. Elle nous rappelle que derrière chaque migrant, chaque déraciné, se cache une quête d'identité que nous partageons tous. La conclusion de ce voyage est d'une profonde noblesse : si la terre se dérobe, notre seule patrie véritable, notre seul sol

ferme, demeure l'autre, la mémoire de l'autre.

DANIELLE DUFOUR-VERNA

Le syndrome d'Ulysse a été donné du 12 au 22 mars, au Théâtre du Balcon, Avignon. Il sera présent dans ce même lieu pendant le off du Festival d'Avignon



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

Le syndrome d'Ulysse est le nom donné par Santiago Gamboa au stress, aux cauchemars et à la dépression dont souffrent les émigrants, seuls dans un pays inconnu et ressenti comme hostile.

Arrivent en scène plusieurs immigrants, portés par un même chant.

On évoque alors les enfants immigrés de La Réunion vers des départements défavorisés de France, véritable tragédie provoquée par la France.

Derrière cette tragédie, c'est un peuple qui respire, qui agonise et qui se bat.

C'est alors une alternance de chants et de danses pour recréer cette ambiance, émanant de ce mal-être qui accable les immigrés.

Ce ne sont pas les immigrés d'un seul pays : ils proviennent de la terre entière.

Ils portent la tristesse du monde, ils sont cette population déracinée en quête d'un accueil ; ils sont ces gens qui ont tout perdu et qui cherchent un endroit où poser leurs bagages.

Ils sont ces « moins que rien » que l'on méprise du regard, ces laissés-pour-compte, ces gens d'ailleurs à qui l'on ne laisse pas de place.

Le griot, qui orchestre les mots de ces Ulysse des temps modernes, pousse devant lui ceux qui n'ont plus rien mais espèrent découvrir un ailleurs meilleur.

Quelle tragédie ! Comment s'en sortir, comment retrouver une place digne, une place humaine ?

Les années passent et fournissent encore leur lot de tragédies, de souffrances humaines...

L'horizon est là, mais il n'a pas la clarté des regards d'enfants ni la tendresse de leurs chants.

Jean-Michel Gautier

«LE SYNDROME D'ULYSSE»... MAL DU SIÈCLE !

Poésie et engagement sont les deux fondations sur lesquelles s'érige «Le Syndrome d'Ulysse». Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia se sont retrouvés sur ce projet dans une même quête : comprendre et exprimer ce que le déracinement, l'exil, la migration imposée engendrent. Pour cela, ils convoquent un verbe imaginaire, les chants vibrants de la solitude et du déchirement, et les histoires inscrites dans les corps.



L'histoire commence par l'évocation du «déplacement» de milliers d'enfants réunionnais au début des années soixante dans le but de repeupler certaines régions de la métropole comme la Creuse. Des enfants que l'autorité de l'époque arracha de leur terre et sema dans les campagnes sans leur demander leur avis, mais avec la promesse d'un meilleur avenir.

Le propos ensuite s'élargit et embrasse, dans ses références, l'épopée méditerranéenne de l'antique Ulysse et un large éventail des migrations plus modernes dont nous voyons les drames tous les jours au large des côtes européennes. Pour ne pas se cantonner à l'anecdotique, le spectacle engage très vite un dialogue avec le public et choisit

l'expression de la poésie et de la musique pour à la fois faire revivre quelques passages de l'œuvre d'Homère et ancrer ces références à nos vies actuelles.

Le titre rend bien compte de cette démarche qui tente d'exprimer le désarroi des exilés involontaires dont les racines ont été définitivement arrachées et qui peinent parfois toute leur vie à s'implanter ailleurs. En psychiatrie, ce syndrome désigne en effet un état de stress aigu qui touche celles et ceux qui émigrent et tous les symptômes inhérents à ce traumatisme.

Ici, pourtant, c'est plutôt l'émotion du voyage, de la traversée, avec ses craintes, ses désirs, ses souvenirs obsédants qui nous est donnée. Quelques citations de Césaire, d'Edouard Glissant et des poèmes de Derek Walcott sèment le texte de leurs pensées fulgurantes et imagées, et les chants magnifiques (berbères et arabes) de Théodora Carla et Aïni Iften, parfois en polyphonie, parfois en dialogue, font vibrer l'émotion comme une présence sensible dans toute la salle du Théâtre du Balcon.

Des chants accompagnés au piano, au saxo et à l'accordéon par Jérémy Bourges, et à l'harmonica par Bass Dhem. Tous deux sont également personnages : moussaillon pour le premier et conteur d'une force fascinante pour le second. Quant à Serge Barbuscia, il apparaît dans un rôle fluctuant entre professeur apportant sa touche de référence aux récits et personnage facétieux jouant sur les mots et les noms issus de l'Odyssee ou incarnant les obstacles modernes auxquels les migrants sont confrontés de nos jours (administration, douane, langue, etc.).

La force de ce spectacle est la liberté rare dont il fait preuve dans sa forme. Il est comme libéré des contraintes, avec des interventions parlées, chantées, dans différentes langues où chaque interprète semble un électron libre, mais dont les interventions, les scènes, prouvent un partage très touchant et la volonté de raconter les mêmes histoires. Un équipage en fait pour ce navire (dont le décor se transforme effectivement en pont de bateau) qui emporte les spectateurs dans un voyage initiatique à la recherche d'une plus grande compréhension de l'exil et des migrations forcées.

Bruno Fourniès



Le syndrome d'Ulysse : Un bouleversant chant des migrations

Serge Barbuscia et Ali Babar Kenjah ont brodé leurs mots sur ceux du grand poète antique, Homère, et du dramaturge caribéen Derek Alton Walcott, pour évoquer, dans une *Odyssee* revisitée, le voyage d'un héros d'hier et d'aujourd'hui.

Pour rentrer à Ithaque, dans un périple rempli d'embûches, Ulysse a fait un long voyage de vingt ans. Le nom de ce héros mythologique est rattaché au syndrome du migrant, un état de stress aigu qui touche celles et ceux qui émigrent et doivent ainsi vivre ailleurs que là où ils sont nés.

« L'humanité invisible des malheurs du monde »

Serge Barbuscia, figure d'Avignon où il dirige depuis 1983 le théâtre du Balcon, est issu de l'immigration italienne. Celle qui, au début du XXe siècle, a fui la Sicile dans des barques, destination la Tunisie. En 1958, il faut quitter ce pays, retraverser la Méditerranée, direction Marseille. Pour **Ali Babar Kenjah**, chercheur, spécialiste de la colonisation, il y a longtemps que les côtes africaines se sont éloignées. Comme beaucoup, ils sont d'ici et d'ailleurs. Leurs racines arrachées ont été replantées dans d'autres terres, irriguant le territoire de leurs diversités.

Faisant surgir des histoires du passé (esclavage, enfants volés de la Réunion, résistants subsahariens, fuites de la misère ou du politique), associant les démons d'aujourd'hui à ceux croisés par Ulysse, ils évoquent le voyage, la migration, le déracinement et la quête d'identité. Ce poème, mis en scène par Serge Barbuscia et en musique par **Jérémy Bourges**, est une proposition esthétique de toute beauté. La parole s'envole, s'évade, résonne en écho. Les deux baladins lunaires, Serge Barbuscia et **Bass Dhem**, ainsi que les captivantes **Théodora Carla** et **Aïni Iften**, font vibrer avec une belle puissance cette symphonie polyphonique de tons, de couleurs et de sentiments. C'est beau.

Marie Céline Nivière



© Gilbert Scotti

SUDART-CULTURE

AVIGNON/84THEATRE DU BALCON / LE SYNDROME D'ULYSSE/ NOUVELLE CREATION DU BALCON / DU 12 AU 22 MARS / PREMIERE LE 12 MARS A 20H AU T. DU BALCON/

Nourrie des références poétiques de l'Odyssée et à travers une relecture à la fois très actuelle (les migrations d'aujourd'hui à travers la Méditerranée), historique (celle de l'époque coloniale et du trafic des Africains emmenés en esclavage vers les Caraïbes et l'Amérique) et le regard plein d'humour des auteurs du texte: Ali BABAR KENJAH et Serge BARBUSCIA, où Homère devient Omar, un dynamique cabaret musical et théâtral par une troupe de saltimbanques à la fois acteurs-trices, chanteurs-ses, musicien-nes.

C'est avec Théodora CARLA , Serge BARBUSCIA, Aïni IFTEN, Bass DHEM, et sur la création musicale de Jérémy BOURGES que le chemin de cette Odyssée et le sentiment d'exil qu'elle engendre : le syndrome d'Ulysse, nous est contée, entre un " là-bas qui n'est déjà plus le nôtre et un ici où l'on se sent éternellement étranger".

Pour la conception de ce texte Ali Babar Kenjah: intellectuel et artiste martiniquais qui puise dans l'héritage de Césaire, Fanon, Glissant et Serge Barbuscia: metteur en scène , auteur, comédien qui a, à son actif, plus de cinquante créations, auront, eux aussi, voyagé dans le monde en 2024, entre les Caraïbes où ils ont été accueillis à Tivoli, puis au Sénégal, dans le cadre du Festival Casamance, pour un retour en France où au "Souffle d'Avignon" de l'été 2025, ils liront le texte, ensuite cette pièce voyageuse, à l'instar de sa thématique, ira en tournée après sa représentation en Avignon au Balcon, au OFF Avignon 2026, en Corse, au Théâtre National du Luxembourg, et au Sénégal dans le cadre du Festival Casamance en scène de Ziguinchor.

Ce projet, rencontre des vécus de Serge Barbuscia et d'Ali Babar Kenjah, où le déracinement, la quête d'identité se concrétise dans un texte où s'entremêlent histoire universelle et intime, accompagné d'une musique où piano, accordéon, percussion et chants évoquent les voyages, les migrations de ce monde rude des marins et leur imaginaire formé aux dangers et bruits de la mer, dans une belle mise en scène, de Serge Barbuscia, de voiles, et caisses lumineuses, les créations lumière de Sébastien Lebert, qui seront tour à tour les îles de ce voyage, où les fragiles embarcations de ces exilés-ées en costumes de troupe d'artistes errants, dus à Annick Serret.

Une belle création promise aux voyages des tournées.

The logo consists of the letters 'MF' in a white, serif font, centered within a solid red square.

MICHEL FLANDRIN

L'arbre et l'Odyssée



Exode, traversée, errance, exploration, odyssee, conquête, initiation..., le voyage et ses multiples acceptions s'illustrent dans la nouvelle création du Théâtre du Balcon. Descendant de la centaine de milliers de siciliens qui, à l'orée du XXème siècle, rejoignirent les côtes africaines, Serge Barbuscia et sa famille traversèrent à nouveau la Méditerranée au terme des années 50.

Les réminiscences familiales, l'actualité tragique des migrations d'aujourd'hui se cristallisent dans *Le Syndrome d'Ulysse*. Barbuscia le latin et Ali Babar Kenjah le caribéen unissent leur plume et leurs souvenirs pour une méditation picaresque en mots et en notes. Au plateau, la bonhomie fataliste du premier se conjugue avec la solennité déconcertée du second. Aïni Iften rompue au chants berbères, Théodora Carla, musicienne-chanteuse polyglotte, s'harmonisent avec le piano préparé, l'accordéon et le trombone de Jérémie Bourges.

Au diapason de l'image qui boucle le spectacle, Homère et son Odyssée se déploient en arborescence, au fil d'un périple à travers les continents, les âges et les langages. Ainsi, l'un des instants le plus poignant, demeure ce poème de Derek Walcott (1930-2017) restitué dans une polyphonie où s'entremêlent des langues parlées sur les deux hémisphères.

Sur scène s'étale un quai. Par les pinceaux lumineux chers à Sébastien Lebert, quelques caisses, une toile deviennent vaisseaux conquérants ou frêles embarcations, espaces édeniques ou territoires dangereux. Le voyage d'Ulysse tire le fil d'une histoire de l'humanité tissée par d'inéluctables migrations. Souvent sans retour, ces mouvements génèrent d'accablantes injustices mais aussi, au fil du temps et par la grâce de génies imprécateurs ou consolateurs, engendrent d'impérissables beautés, de la cathédrale littéraire à la musique jazz.

Tel est sans doute l'enseignement cardinal de ce *Syndrome d'Ulysse*, une équipée harmonique et poétique qui, sans édulcorer la tragique actualité, souligne que les humains se sont forgés des destins effroyables ou des percées éblouissantes, tout au long de perpétuels déplacements.

Michel Flandrin





Avec *Le Syndrome d'Ulysse*, présenté au Théâtre du Balcon à Avignon, Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia proposent une pièce contemporaine de l'errance du héros d'Homère. L'idée est séduisante : faire dialoguer l'épopée antique avec les trajectoires de celles et ceux qui, aujourd'hui encore, prennent la mer pour fuir leur terre ou chercher un refuge. Derrière la figure mythique d'Ulysse apparaissent ainsi des migrants d'aujourd'hui, balotés entre espoir et désillusion, confrontés à des rivages parfois fermés à l'accueil de l'Autre.

La forme choisie emprunte au cabaret théâtral et musical. Les langues se croisent, les récits circulent, comme pour évoquer la diversité des parcours et des cultures. Derrière la figure mythique d'Ulysse se dessinent les silhouettes de migrants contemporains, confrontés à l'incertitude, à la fatigue morale et à ce que le psychiatre Joseba Achotegui a nommé le « syndrome d'Ulysse », cet état lié à l'exil prolongé et aux conditions de vie précaires

Visuellement, le spectacle offre de belles trouvailles. Le décor joue sur la légèreté et la suggestion : de grands voiles translucides traversent la scène, laissant parfois deviner, derrière leur transparence, la silhouette d'une comédienne comme une présence lointaine, presque fantomatique. Quelques caisses de bois composent l'essentiel du dispositif scénique. D'abord simples éléments de décor, elles se déplacent, se recomposent, deviennent tour à tour embarcation improvisée, frontière ou abri précaire au milieu de la mer.

Le propos du spectacle, lui, est clair et sincère : relier le mythe antique aux réalités politiques et humaines de notre époque. Les voix féminines sont comme un appel venu de plusieurs rivages. La mise en scène de Serge Barbuscia se révèle astucieuse dans cette manière de faire beaucoup avec peu, en jouant sur les déplacements des éléments et les transparences. Les variations de lumière de Sébastien Lebert se teintent de couleurs différentes et parviennent à créer des images mouvantes et des paysages évocateurs.

Le Syndrome d'Ulysse rappelle que l'errance du héros grec résonne encore aujourd'hui, dans les voyages forcés et les espoirs fragiles de celles et ceux qui cherchent, comme lui, un rivage où accoster.

Fanny Inesta

'Le Syndrome d'Ulysse', à la frontière de tous les possibles au Théâtre du Balcon



Ulysse toujours recommencé au Théâtre du Balcon

Et si Ulysse n'avait jamais cessé de voyager ? Serait-il heureux aujourd'hui ?

Si le titre « Le syndrome d' Ulysse » peut laisser envisager une quelconque proximité avec le voyage d'Ulysse et *L'Odyssée* d'Homère, la création d'Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia va bien au-delà de ces questions et se garde bien de nous donner une réponse unique.

Bien sûr elle s'appuie sur l'épopée d'Ulysse et nos souvenirs de lycéens découvrant ce héros de la mythologie grecque. Mais en évoquant le « syndrome d'Ulysse » - syndrome ainsi dénommé par le psychiatre espagnol Joseba Achotegui pour définir le traumatisme des exilés n'arrivant pas à s'adapter à

l'endroit où ils sont arrivés sans la possibilité de retourner d'où ils viennent - Serge Barbuscia choisit de s'intéresser aussi à ceux, qui comme lui fils d'exilés siciliens, peuvent se retrouver dans une espèce de dépression avec une perte de leur identité.

Tel un arbre sans racine

Par le récit choral des cinq comédiens, Ulysse est ici multiple. Il incarne le courage du départ mais aussi le traumatisme de la fin du voyage, quelle qu'en soit l'issue. S'il y a ceux qui migrent parce qu'ils le veulent, il y a aussi ceux qui y sont contraints. Tel le poète argentin Juan Gelman qui évoque le déracinement comme un arbre sans racine, la pièce rappelle fort opportunément qu'il y a des migrations choisies mais aussi contraintes ou imposées par la force. Sont évoquées ainsi (peut être un peu rapidement) les enlèvements d'enfants réunionnais entre les années 60 et 80 pour repeupler la Creuse. Les traumatismes, causes du départ ou subis à l'arrivée - viols, famine, errances, humiliations et désillusions de tous les exilés et exilées - nous seront rappelés avec une précision journalistique, chiffres à l'appui, car rien ne sert d'édulcorer une réalité effroyable.

À l'abordage

Serge Barbuscia a choisi de ne pas partir seul pour sa dernière création. Écrit à quatre mains avec Ali Babar Kenjah, il a constitué son équipage tout au long de son périple de création pour affronter nos démons contemporains : le racisme, l'inhospitalité, le rejet et/ou la peur de l'Autre, les tracasseries administratives, les frontières réelles ou symboliques. Il ne boude pas son plaisir de revenir sur scène pour incarner ce voyageur contemporain. Fort de cette formidable équipe, il nous livre ici un magnifique traité d'humanité, et crée dans son théâtre un espace hospitalier qui efface les blessures de l'exil et nous réconcilie avec l'humanité.

Un parti pris formidable, celui de choisir la joie malgré tout

Serge Barbuscia a choisi son camp. Il a choisi de parler de ceux qui restent, pas de ceux qui retournent. La mise en scène a opté pour la couleur des costumes, des lumières et non pour la grisaille. A la douleur transperce aussi la joie dans les visages. La musique formidablement créée et dirigée par Jérémy Bourges vient à bon escient rappeler son langage universel et son indispensable présence dans nos rituels quotidiens et défie le silence. Les langues ne font plus qu'une et qu'importe si on ne comprend pas le perse, l'espagnol ou l'arabe, leur mélange nous comble. Les femmes se réapproprient l'espace et leurs chants sont puissants. Il n'y a pas de récit linéaire, mais de très beaux tableaux, vivants, car vivre malgré et envers tout, est bien le message.

Briser le « quatrième mur » ... et les frontières

En brisant le « quatrième mur », cette joyeuse troupe de saltimbanques abolit symboliquement toutes les frontières et par un aller retour constant entre rêve et réalité, en choisissant la poésie plutôt que le pamphlet, l'espoir plutôt que la résignation, nous entraîne dans une nécessaire réflexion universelle sur l'exil et notre propre identité.

LaProvence.

16 mars 26

Le syndrome Ulysse, une odyssée inventive et émouvante, remarquable à tous égards.

On sent combien cette création, coécrite avec Ali Babar Kenjah, poète martiniquais et chercheur engagé, tient particulièrement à cœur à Serge Barbuscia, qui en est aussi le metteur en scène et l'un des comédiens. Elle découle de plusieurs sources : de souvenirs familiaux douloureux, d'une œuvre fondatrice revisitée, de l'identification de troubles propres aux migrants par la psychiatrie contemporaine, enfin et surtout de l'émotion suscitée par l'augmentation actuelle des flux migratoires et leur cortège de souffrances.

L'Odyssée d'Homère, miroir du monde antique, riche de son imaginaire foisonnant, devient l'archétype de tous les déracinements bien réels et notamment de ceux d'aujourd'hui, et Ulysse, le roi d'Ithaque, un simple et pitoyable migrant obligé de se soumettre, non seulement aux tempêtes, mais aussi aux exigences bureaucratiques et aux jugements tranchants et inhumains de l'IA. Le rusé Ulysse répondait au Cyclope qu'il s'appelait "Personne" pour lui échapper. Ce pseudo résonne aujourd'hui comme une vérité : un errant ne compte pas, ne sait plus qui, mais il est une personne à part entière : ce jeu de mots autorise un sourire face à son sort dramatique et possiblement tragique.

Tout un éventail de moyens artistiques se déploie au service de ce spectacle généreux et touchant, empreint d'un humanisme profond : tandis que les voiles et plusieurs costumes exotiques soulignent le thème central du voyage, le récit, à la fois lyrique et grave, émaillé de paroles essentielles, mais aussi d'humour, s'entrelace avec des textes d'écrivains et de poètes, des musiques diverses, notamment celles du pianiste Jérémy Bourges, et les chants envoûtants et expressifs de Théodora Carla et Aïni Iften. Et Sébastien Lebert a l'art de mettre en valeur, avec ses lumières très étudiées, le travail d'une équipe-équipage soudée qui donne le meilleur d'elle-même autour du talentueux et attachant Bass Dhem, chacun et chacune étant polyvalent.

C'est un spectacle à la fois théâtral et musical, engagé et artistique, qui refuse les leçons péremptoires comme le pathos au profit d'un précieux constat : la culture et la vie, inséparables, s'enrichissent mutuellement, le passé et le présent se rejoignent comme l'intime et l'universel : tout ce qui est humain nous concerne, et le théâtre peut contribuer brillamment à nous en persuader.

Angèle Luccioni

« LE SYNDROME D'ULYSSE »

Les cinq drames de l'exil : partir forcé, voyager en danger, arriver en étranger, survivre en rejeté, habiter la perte...



© Gilbert Scotti

Quand Ulysse reprend la mer pour rentrer à Ithaque après avoir vaincu Troyes par la ruse de son cheval piégé, il ne se doute pas que le périple va durer vingt ans. Mais au moins il rentre, lui. Il retrouvera sa terre natale. Les migrants qui quittent les guerres, les persécutions, la famine ou simplement un quotidien sans perspective, ne vont pas vers chez eux mais s'en éloignent. Ils laissent même beaucoup d'eux-mêmes derrière eux, proches et habitudes, paysages et cultures, statut social parfois et rêves d'un futur à leur image. Migrer, c'est perdre et parfois se perdre sur des routes inconnues, routes de terre ou d'eau, c'est avancer les yeux grands ouverts vers l'incertain, parfois la mort avant d'arriver et même sans elle, c'est entrer en deuil sans savoir si ou comment on en sortira.

En 2002, confronté à une sorte de basculement idéologique de la notion de migration dans celle de « délinquance » par les restrictions drastiques de l'octroi de papiers et titres de séjours par les autorités des pays d'arrivée, le psychiatre espagnol Joseba Achotegui donne un nom aux effets dépressifs de cette nouvelle situation imposée aux migrants : le syndrome d'Ulysse. On peut trouver la dénomination mal adaptée puisqu'Ulysse rentre chez lui alors que les migrants partent de chez eux, mais elle a au moins l'intérêt de ne pas trop « pathologiser » ce deuil de la migration en lui donnant un nom qui est aussi celui de la réparation et du retour, puisqu'une fois rentré, Ulysse se rétablit à Ithaque et y restaure son ordre. Une goutte d'espoir dans un océan de deuils – pluriel d'un deuil migratoire multiple.

Ali Babar Kenjah, chercheur indépendant originaire de La Martinique et inscrit dans le sillage de Césaire, Fanon et Glissant, et Serge Barbuscia, être de théâtre et âme du Balcon à Avignon, se rencontrent et confrontent leurs vécus respectifs, différents et si ressemblants. Entre voix et stylo, ils réalisent un texte commun ou quelque chose comme un texte – entre récit et poème. L'intime et le personnel rejoignent l'universel de milliers de personnes réelles et de personnages légendaires sortis de l'Odyssée d'Homère. Pour les deux compères, « l'eau d'ici » est celle de la Caraïbe qu'Ali Babar Kenjah partage avec

le poète Derek Walcott, prix Nobel caribéen appelé au plateau par le texte ; celle aussi, de notre Méditerranée que Serge Barbuscia a en partage avec Ulysse.

Le dialogue entre le monde réel et l'imaginaire prend de la force et devient possible quand des personnages issus de la mythologie semblent nous parler comme des contemporains et inversement. Le voyage, la migration, le déracinement et la quête de soi, autant de sujets du spectacle musical qu'est le Syndrome d'Ulysse. Faisant écho à notre actualité chaotique et à un passé mythique, une création théâtrale qui marie l'ailleurs avec l'ici, l'hier avec aujourd'hui.

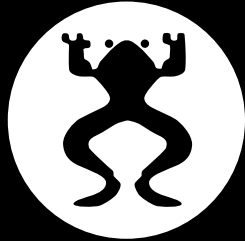
« Le Syndrome d'Ulysse travaille l'équilibre de ceux qui ont remis leur destin en allé aux oracles de la mer. Entre retour impossible et intégration inachevée, le malaise indicible des autres qu'une troupe bigarrée de théâtres passionnés va entreprendre d'exposer sur scène. » dit l'un, Ali Babar Kenjah.

« Trois continents : l'Afrique, l'Amérique et l'Europe, et c'est déjà un pied dans le « Tout monde », celui défendu par Édouard Glissant, et de cette question fondamentale : comment être soi sans se fermer à l'autre et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même. Ce « Syndrome d'Ulysse » exprimé et partagé sur plusieurs continents se serait-il pas au final un fragment de réponse ? » ajoute l'autre, Serge Barbuscia.

Sur scène, des couleurs, des chants, piano, percussions, expressions éclatées, disséminations joyeuses ou recueillement dans la tristesse, deux grandes voiles pour accrocher les vents et « Vogue le navire ! » Que faut-il de plus pour voyager dans le véhicule immobile du théâtre ? La mise en scène de Serge Barbuscia ne s'embarrasse pas de grands artifices : embarquer avec le minimum de bagages, voyager léger, avec légèreté. Jérémy Bourges, Théodora Carla, Bass Dhem, Aïni Iften et le metteur en scène lui-même, cinq passagers qui ont trouvé leur hauteur de flottaison entre le gouvernail musical de Jérémy Bourges et les levers et couchers de lumières de Sébastien Lebert. Des silences comme des calmes plats, temps de méditation et d'attente. Un peu d'humour çà et là pour soulager les arrachements de la traversée.

De scènes en scènes, le chagrin migratoire se fait chant pour une humanité fraternelle et sororale à laquelle s'adresse aussi ce vers de Derek Walcott : « Un jour viendra où avec allégresse, tu t'accueilleras toi-même. »

Jean-Pierre Haddad



froggy's delight

le site web qui frappe toujours 3 coups

LE SYNDROME D'ULYSSE AU THÉÂTRE DU BALCON

Spectacle de Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, mis en scène par Serge Barbuscia avec Serge Barbuscia, Jérémy Bourges, Théodora Carla, Bass Dhem, Aïni Iften.

Une mer bleutée et comme des étoiles filantes, des petites embarcations qui la sillonnent et ça, depuis la nuit des temps....

Avec «Le syndrome d'Ulysse», Serge Barbuscia propose un Ulysse moderne, incarné tour à tour par tous les comédiens dans ce projet où la musique tient le rôle le plus important.

Elle est assurée principalement par Jérémy Bourges au piano et à l'accordéon qui en a réalisé la direction avec beaucoup de talent mais est aussi l'oeuvre de tous au plateau en un véritable orchestre.

Pour la partie vocale, c'est Théodora Carla qui a fait l'arrangement et effectue, avec Aïni Iften en duo notamment, une prestation émérite. Leurs deux voix puissantes et mélodieuses se mêlent avec bonheur.

Par ce spectacle, coécrit avec Ali Babar Kenjah, Serge Barbuscia a voulu rendre hommage à son histoire familiale : son arrière grand-mère quittant la Sicile pour Tunis au début du siècle dernier. Et sa mère, chanteuse d'opéra qui lui a transmis l'émotion du beau, qui a dû à nouveau traverser la mer avec son frère et sa soeur de Tunis à Marseille en 1958.

Il a souhaité confronter l'odyssée d'Ulysse à celle de tous les Ulysse modernes, traversant les mers sur des rafiots de fortune. S'alliant à la langue souple et échevelée de l'auteur caribéen à qui il raconte les histoires qu'il a en tête, le spectacle commence à prendre forme.

Par la grâce de sa mise en scène toujours en mouvement, ingénieuse et sensible, il fait de ce conte, qui ne cesse de faire le pont entre passé et présent, un vrai songe peuplé de personnages à la fois clownesques et émouvants. Des cousins des personnages d'En attendant Godot de Beckett aux costumes flamboyants de clochards des mers d'Annick Serret.

Il émane de ces tableaux sublimes, magnifiés par la lumière magique de Sébastien Lebert, du son parfait coréalisé avec Guillen Bleyra et des talents rassemblés des artistes sur scène (Serge Barbuscia, Jérémy Bourges, Théodora Carla, Bass Dhem et Aïni Iften), une grâce déchirante.

Une vraie création qu'on voit s'inventer sous nos yeux par le groupe entier. Il y est question de migration, d'échange, de découverte et d'altérité. Sans être jamais didactique ni moralisateur, «le syndrome d'Ulysse» est une proposition visuellement et musicalement splendide, chaleureuse et humaine.

Un magnifique message d'espoir et de fraternité qui, par les temps qui courent, fait un bien fou.

Nicolas Arnstam

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

LE SYNDROME D'ULYSSE, D'ALI BABAR KENJAH ET SERGE BARBUSCIA, THÉÂTRE DU BALCON, AVIGNON

Le syndrome d'Ulysse est sans doute issu de l'histoire familiale de Serge Barbuscia, dont l'arrière-grand-mère, la Nonna Ninna, avait dû quitter la Sicile en 1905 pour s'installer à Tunis, comme nombre de siciliens à l'époque. Puis en octobre 1958, ce fut à son tour, à Serge Barbuscia, avec sa mère, son frère et sa sœur,...



Le syndrome d'Ulysse est sans doute issu de l'histoire familiale de Serge Barbuscia, dont l'arrière-grand-mère, la Nonna Ninna, avait dû quitter la Sicile en 1905 pour s'installer à Tunis, comme nombre de siciliens à l'époque. Puis en octobre 1958, ce fut à son tour, à Serge Barbuscia, avec sa mère, son frère et sa sœur, de traverser la Méditerranée, dans l'autre sens cette fois, et de s'installer à Marseille, et de connaître à leur tour ce déchirement si l'on peut dire. Ses souvenirs, ses sentiments si profonds résonnent avec les événements actuels, forts et fréquents, la peur de la perte d'une identité, la perte tout court, d'autres frémissements étranges et douloureux encore. C'est tout cela que Serge Barbuscia, a voulu exprimer, avec l'aide d'Ali Babar Kenjah. Une co-écriture débutée en janvier 2024 à Marigot en Martinique et enfin construite, accompagnée de musiques, chants donnant l'impression réelle que tout ce travail naît devant nous, sur scène, grâce à l'unité et à la confiance, pourrait-on dire, de toute cette belle équipe.

Il ne faut pas s'attendre à de tristes gémissements larmoyants, non, les échos de cette histoire familiale, de cette essence, vont presque se couvrir sur scène d'une joie surprenante. Un Ulysse et ses camarades sont là, à travers les époques et ayant rejoint la nôtre sans soucis : Serge Barbuscia se sert des échos qu'il ressent en lui pour tenter d'illustrer ceux qui doivent habiter aujourd'hui un si grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants forcés de quitter leur univers, sous les bombes, la pauvreté, la dictature, et mille fois plus encore parfois. Le syndrome d'Ulysse est un message curieux, un « amusez-vous et ouvrez les yeux » en quelque sorte. Cela fonctionne très bien, grâce à ces chants, cette musique, toutes ces étonnantes surprises qui nous emportent et nous tiennent en haleine, sagement assis et prêts à retourner chez nous, même si l'envie de se lever et de danser avec les cinq devant nous est quasi constante.

Ce « quasi » vient si l'on peut dire de petits éléments négatifs surgissant et introduisant peu à peu dans ce spectacle un flou malheureux. L'impression que la construction s'est emportée sur elle-même, qu'elle glisse, se répète, que l'histoire est devenue saoule. Rythme, musique et chants rebondissent et tant mieux mais le fil à suivre pour tout comprendre s'est clairement, hélas, dissout. Un pas en arrière aurait été le bienvenu dans la mise en scène pour maintenir une structure plus évidente, éviter qu'elle ne s'efface, semble nécessaire. On peut avoir l'impression que les cinq sur scène sont heureux et sûrs d'eux-mêmes, oui, bien évidemment, mais les spectateurs nagent au bout d'un moment et s'en veulent. Les lignes, les cadres, les chemins ne sont pas de vilaines choses cruelles, y poser talent(s) et belles idées peut offrir aux spectateurs une plus profonde réflexion, une envie plus grande encore de voir certains syndromes, comme celui-ci, Le syndrome d'Ulysse, se diffuser plus facilement.

Nicolas Brizault-Eyssette

L'OURS AU THÉÂTRE EN 2026 : « LE SYNDROME D'ULYSSE »

par André Robert

Le Syndrome d'Ulysse, de Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, vu au théâtre du Balcon (Avignon) le 13 mars 2026.



Avignon n'est pas seulement capitale du théâtre chaque été depuis 1947, avec sa proposition annuelle, en constant accroissement, d'environ 1700 spectacles (in et off inclus). En réalité, la cité des Papes vit théâtralement toute l'année, grâce notamment à des auteurs, créateurs, metteurs en scène, tel Serge Barbuscia qui, à la tête du théâtre du Balcon, fait de longue date un travail culturel en profondeur auprès de

tous publics, notamment scolaires et habitants des banlieues, action indispensable à une vie citoyenne d'échanges et de compréhension mutuelle. Sa nouvelle création Ulysse se situe dans cette exacte perspective ; le titre complet en est Le syndrome d'Ulysse, désignant ce sentiment aigu, douloureux, parfois de stress extrême, éprouvé par les exilés forcés de vivre loin d'où ils sont nés, dont le héros d'Homère errant vingt ans sur les mers avant de rentrer à Ithaque est le symbole. Cette écriture est née de la rencontre de deux temporalités, celle de la mythologie grecque, celle dramatique des migrants d'aujourd'hui, et de deux vécus, celui de Serge Barbuscia, qui met en scène, et d'Ali Babar Kenjah, co-auteur travaillant entre la Caraïbe et la France, spécialiste des questions de colonialité.

Les poètes Edouard Glissant, Derek Walcott, Pablo Neruda, et d'autres, sont au rendez-vous, faisant se rencontrer les imaginaires de plusieurs continents, par la vertu de la co-écriture 'transatlantique' des deux créateurs, complétée ensuite par une écriture au plateau. Cette narration – en français – d'expériences multiples de l'exil est traversée de la belle présence d'autres langues dites et chantées, l'espagnol, l'arabe de Kabylie, le persan, par les comédiennes-musiciennes-chanteuses (Theodora Carla, Aini Iften) et les comédiens-musiciens (Jérémy Bourges, Bass Dhem), accompagnés du meneur d'histoires, Serge Barbuscia. Un flux d'émotions affleure, à la mesure des drames vécus sur les mers par trop d'Ulysse(s) contemporains, autant de Personne(s) face aux Cyclope(s) de la bureaucratie technologique et de tous les pouvoirs répressifs. La représentation ne conduit pourtant pas au désespoir car elle est éclairée par des ressources d'universelle humanité toujours recommencées et celles des cultures continuant à se mélanger dans l'éclat des lumières (Sébastien Lebert) et le chatoiement des costumes (Annick Serret). Après l'ultime salut musical de la troupe, on quitte la salle en songeant au vers du poète turc Nazim Hikmet, lui-même exilé : "Jamais les chants ne m'ont trompé".

Poétique. Eloquent. Musical.

Le Syndrome d'Ulysse, décrit au début des années 2000 par le psychiatre espagnol Joseba Achotegui, désigne le stress profond que peuvent vivre des personnes migrantes confrontées à l'isolement, à la peur et à la précarité.

Dans L'Odyssée de Homère, Ulysse finit par rentrer chez lui malgré les épreuves. Pour beaucoup de migrants aujourd'hui, le voyage est marqué par la précarité et l'incertitude. Le parallèle avec Ulysse est surtout symbolique : celui d'un long voyage semé d'épreuves.



Le Syndrome d'Ulysse, coécrit par Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, prend la forme d'un théâtre-cabaret musical vivant et réjouissant, où le mythe rencontre le présent. Le spectacle raconte les parcours jalonnés d'obstacles d'hommes et de femmes venus d'ailleurs, portant avec eux souvenirs, peines et espoirs.

Une grande voile se déploie en fond de scène, quelques caisses de bois jonchent le plateau. Nous voilà sur le pont d'un bateau, tandis qu'une voix émerge des profondeurs, vibrante de tristesse et de souvenirs, puis le son du piano jaillit...

Les tableaux se déploient en une suite vibrante de chants, de musiques et de récits, où le long périple d'Ulysse fait écho aux migrations contemporaines, celles d'hommes et de femmes trop souvent regardés avec suspicion plutôt qu'avec hospitalité.

Le récit s'ouvre sur le drame des enfants réunionnais : entre 1962 et 1984, plus de 2 000 d'entre eux furent arrachés à leurs familles et envoyés en France métropolitaine, souvent dans la Creuse, sous le prétexte d'un "meilleur avenir".

Ils quittaient leur île, leur maison, leurs parents, pour un monde inconnu, devenant de jeunes migrants vulnérables, souvent maltraités et livrés à l'incertitude et à l'isolement.

À travers une succession de souvenirs, de récits, de chants et de musiques, se dessine l'histoire des migrants, arrachés à leurs racines et confrontés à un monde souvent hostile.

La mise en scène de Serge Barbuscia est orchestrée avec finesse : les tableaux s'enchaînent avec aisance et dynamisme, mêlant les récits contemporains aux figures mythologiques qui jalonnent le long voyage d'Ulysse.

La scénographie est astucieuse : chaque élément – caisses, bâtons, voile – peut se transformer pour suggérer mer, bateaux, rivages ou îles, composant un univers à la fois simple, modulable et poétique.

La création lumière de Sébastien Lebert, tantôt douce et enveloppante, tantôt plus contrastée, sculpte l'espace et donne aux scènes une dimension presque onirique.

Les chants et les moments musicaux tiennent une grande place dans le spectacle et donnent à l'ensemble une ambiance chaleureuse et généreuse.



Serge Barbuscia nous séduit par son charisme. Il s'est entouré d'une brillante équipe de saltimbanques : les chanteuses Théodora Carla, à la voix grave et profonde, et Aïni Iften, à la voix modulée et délicate ; Jérémy Bourges, au piano, à l'accordéon ou au trombone, qui impressionne par son talent, sa vitalité et son enthousiasme communicatif ; ainsi que Bass Dhem, qui glisse d'un personnage à l'autre avec fluidité et aisance, en véritable conteur.

Ensemble, ils nous enchantent et nous touchent profondément. Le Syndrome d'Ulysse mêle émotion et joie, offrant un hommage plein d'humanité aux parcours des migrants.

Claudine Arrazat critiquetheatreclau.com

G.ad. Photo J-B.B.

DE LA COUR AU JARDIN

Yves POEY



LE SYNDROME D'ULYSSE

Heureux qui comme Ulysse

A fait un beau voyage... [...] Et puis a retrouvé, Après maintes traversées, Les pays des vertes allées.

Voici ce qu'ils chantaient, le grand Joachim puis le grand Georges. Un Ulysse qui certes a bien bourlingué, mais qui a pu néanmoins rentrer chez lui.

Lui, le rusé fils de Laërte et d'Anticlée, n'a pas connu le syndrome qui porte désormais son nom, depuis que le psychiatre espagnol Joseba Achotegui dans les années 2000. Cette dépression pernicieuse qui vient miner les hommes et les femmes qui ont tout quitté pour ne plus revenir dans leur pays.

Combien sont-ils, nos frères et sœurs en Humanité, qui sont obligés de quitter leur pays, leur famille, leur racines, leur culture, et de se retrouver, au péril d'une traversée souvent mortelle en Méditerranée, dans un pays inconnu qui leur réserve un accueil souvent infâme ?

Avec cette épatante appropriation de l'Odyssée, Serge Barbuscia et Ali Babar Kenjah ont écrit un texte qui va nous parler de l'Autre, de Celui qui est différent de nous, de Celui que l'on désigne péjorativement sous le terme d'Etranger. Les deux auteurs vont évoquer l'Altérité, et la façon dont nos sociétés contemporaines prennent en charge (ou plutôt ont tellement de mal prendre en charge) celles et ceux qui s'exilent, qui migrent, dans l'espoir d'un ailleurs meilleur.

Sur la scène avignonnaise du Théâtre du Balcon, j'ai pu découvrir un remarquable spectacle musical, maîtrisé de bout en bout. De ceux qui restent dans les esprits.

Tout commence par une complainte déchirante. Une voix féminine plutôt grave s'élève à cour. Comme une lancinante mélodie africaine. Puis, la chanteuse est rejointe par un piano très chaloupé. Déjà, un mélange réjouissant de cultures. Tout peut commencer.

Durant une heure et quart, Serge Barbuscia se sert de cette relecture du long poème antique de l'aède Homère pour nous confronter de manière particulièrement intelligente à ce phénomène du déracinement.

Nous allons tout de suite baigner (sans mauvais jeu de mots) dans le thème de la soirée, avec l'évocation d'un premier déracinement, celui de ces quelque deux mille enfants réunionnais envoyés de force entre 1962 et 1984 dans plusieurs départements et notamment en Creuse, par crainte de l'État français du surpeuplement de l'île. (Si si ! Tout ceci est vrai !)
Eux aussi étaient des migrants...

Nous allons assister à une succession de tableaux, reprenant ainsi la trame narrative d'Homère, chacun évoquant des êtres humains confrontés à la fuite dans des contrées hostiles envers eux. Le propos est très habile et fonctionne à la perfection.

Des histoires vraies, comme cette réfugiée africaine, violée dans son pays d'origine, comme dans le pays d'accueil. Nous ferons connaissance également avec celui dont le métier est de décider quel être humain pourra rester ou non dans ce pays « d'accueil ».

Au sein d'une scénographie particulièrement signifiante et réussie, à base de caisses en bois éclairées de l'intérieur (elles auront plusieurs fonctions... Je n'en dis pas plus), ainsi que de grands pans de tissus de faisant évidemment penser à des voiles, Serge Barbuscia, Jérémy Bourges par ailleurs directeur musical du spectacle, Théodora Carla, Bass Dhem et Aïni Iften incarnent tous ces personnages avec un engagement et une puissance jamais démentis. On croit tout à fait à ce qu'ils nous racontent et nous montrent.

Tous nous embarquent immédiatement dans cette Odyssée contemporaine, avec beaucoup de passion, ainsi que de talent. Et d'humour, également. En effet, si certains moments nous bouleversent, l'écriture, fine et poétique, nous procure également bien des sourires. Bass Dhem est particulièrement drôle, notamment en interprétant « l'encyclope ». Je n'en dis pas plus... Les noms des personnages évoquant les vrais héros homériques sont eux aussi très spirituels. Comme une sorte de jeu de piste à l'intérieur du spectacle.

Je l'écrivais un peu plus haut, ce spectacle est musical. Les chanteuses Théodora Carla et Aïni Iften vont nous enchanter de leur voix à la fois puissante et délicate. Les deux m'ont enthousiasmé ! Les deux mezzo s'emparent de la musique de Jérémy Bourges avec fougue et subtilité.

J'ai parfois pensé aux harmonies vocales et aux effets de voix souvent percussifs qui ont fait la notoriété du célèbre groupe de jazz Magma. (Car oui, Magma, outre le talent du batteur Vander, c'est avant tout une histoire de voix !)

Le pianiste, avec ou sans mailloches, avec ou sans chaîne posée sur les cordes de son instrument, (l'accordeur local va voir son chiffre d'affaires augmenter...) le pianiste, donc, a composé des pièces toujours passionnantes, qui viennent parfaitement coller au propos général.



Ce spectacle est de ceux qui s'écoutent attentivement. On sort d'ailleurs de la salle (outre le fait d'avoir vraiment envie de relire l'Odyssée) en ayant en tête le thème refrain de la dernière ritournelle.

Coup de chapeau également à Sébastien Lebert qui signe de magnifiques lumières, créant des atmosphères elles aussi très signifiantes.

Il faut assister à cette entreprise artistique, qui allie le fond et la forme en terme de réussite.

Un spectacle qui nous rappelle combien nous avons besoin par les temps qui courent de ce concept inscrit sur le fronton de nos mairies, un concept de plus en plus oublié ces temps-ci : la Fraternité.

Joué sept fois en mars au Théâtre du Balcon, Le syndrome d'Ulysse sera évidemment l'un des spectacles incontournables du prochain festival d'Avignon !

Yves Poey

LES ÉCHOS DU THESPIS

vu au Théâtre du Balcon en Avignon le 12 Mars 2026

Un pur chef-d'oeuvre ! Une mise en scène virtuose !

Au terme d'un travail de longue haleine construit par devers la Martinique, le Sénégal, et la France, Serge Barbuscia, acteur, auteur, et directeur du Théâtre du Balcon en Avignon, signe là l'une de ses meilleures créations. Mêlant avec brio musique, chants et texte, il nous embarque dans un tourbillon tout aussi profond qu'empreint d'humour.

Le Syndrome d'Ulysse nous parle, d'Ulysse bien sûr, mais aussi et surtout du déracinement, que vit chaque migrant, quelle que soit l'époque, et d'où qu'il vienne. Le trait d'union entre l'épopée d'Ulysse et les migrants d'aujourd'hui, c'est la mer. « La mer est le bien commun de la civilisation » dit l'excellente comédienne Aïni Iften.

Le texte, co-écrit par l'intellectuel et artiste martiniquais Ali Babar Kenjah, avec Serge Barbuscia, se joue à la fois des mythes et croyances antiques et des rouages institutionnels propres à nos sociétés occidentales.

La satire est présente, qui dénonce l'absurdité du Monde.

Le tableau au sujet d'un fils rebaptisé « Témaque » illustre avec humour des thèmes pourtant forts comme l'avènement et l'invasion dans nos vies de l'I.A., le sentiment de décalage et de déracinement, mais aussi le crime de viol.

Les moments d'émotion sont délibérément traduits par les chants, interprétés avec puissance et talent par Théodora Carla et Aïni Iften. Les vibrations de leurs voix inondent le Théâtre du Balcon. Le temps est suspendu, l'émotion palpable.

Le musicien et comédien Jérémy Bourges qui, décidément joue de tout, piano, trombone, accordéon, nourrit les parenthèses, véritables bulles d'oxygène dans cette pièce forte.

L'harmonica, c'est pour l'acteur et artiste complet, car aussi réalisateur et peintre, Bass Dhem, touchant et drôle dans ce rôle.

Mais je n'oublie pas le Bâton, long et tortueux, tantôt bâton de sage, tantôt mat, tantôt sceptre, symbole du pouvoir ! « L'objet pauvre » théâtral par excellence !

La scénographie, d'une esthétique parfaite, s'avère simple et efficace.

La création Lumières de Sébastien Lebert apprivoise l'espace et les comédiens dans un jeu de clair-obscur des plus élégants.

Quant aux costumes conçus par Annick Serret, ils sont judicieusement pensés en terme de symbolique et obéissent à un sens du détail frisant la perfection.

Que dire de plus...si ce n'est que Serge Barbuscia, par son choix de langages variés, linguistique (plusieurs langues sont parlées), et artistique (chants, musique, théâtre) a fait le bon choix !

Il nous régale de ce « SYNDROME D'ULYSSE » du 12 au 22 MARS

Qui se jouera au Festival d'Avignon et en tournée au T.N. du Luxembourg

Marguerite Romeuf



ZÉBULINE LE WEB

LE SYNDROME D'ULYSSE

Coécrite par Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, la création Le Syndrome d'Ulysse est bien plus qu'un spectacle musical : c'est une traversée poétique au cœur du déracinement.



© Gilbert Scotti

Coécrite par Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia, la création Le Syndrome d'Ulysse est bien plus qu'un spectacle musical : c'est une traversée poétique au cœur du déracinement. Face aux tragédies qui s'écrivent sur les rivages de la Méditerranée, le théâtre Le Balcon dévoile une création bouleversante sur l'âme humaine et ses errances. En miroir de l'errance antique, la pièce transforme la figure d'Ulysse en celle, plus vulnérable, du migrant contemporain et donne un visage et une voix à ceux que l'on ne nomme plus que par leur absence.

Né d'une mémoire familiale entre Sicile et Tunisie, puis nourri par une résidence en Martinique sous le regard d'Édouard Glissant et de Derek Walcott, ce projet unit les rives de la Méditerranée et de la Caraïbe. Portés par une troupe incandescente – Serge Barbuscia, Jérémy Bourges, Théodora Carla, Bass Dhem et Aïni Iften –, les textes et les chants explorent cette fracture de l'âme, ce mal de terre que subit celui qui ne peut plus revenir. Une œuvre humaniste, à la langue haute et nécessaire, qui nous rappelle que chaque étranger porte en lui un fragment de notre propre histoire. Une invitation à la fraternité, à ne manquer sous aucun prétexte.

D.D.-V.

'Le syndrome d'Ulysse' dernière création de Serge Barbuscia au Théâtre du Balcon cette semaine



'Le syndrome d'Ulysse' entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique

Une troupe de saltimbanques s'engage dans un véritable cabaret musical et théâtral autour d'une relecture de l'Odyssee. Ulysse l'éternel voyageur : Conquérant ou migrant ? Dans ce nouveau monde plus vaste que la Méditerranée, les nouveaux dieux ont inventé le passeport, internet, l'intelligence artificielle... Alors à quoi rêve Ulysse ? Y a-t-il encore un peu de place pour la poésie, pour l'utopie ?

À quelques jours de la première, rencontre avec le directeur du Théâtre du Balcon, Serge Barbuscia, auteur, metteur en scène et interprète du 'Syndrome d'Ulysse'

Syndrome d'Ulysse ? Mais quelles est donc cette nouvelle maladie ? « C'est la maladie des exilés, des migrants. Ça touche énormément de gens, à des niveaux plus ou moins importants. C' est la maladie des personnes qui sont dans un endroit où ils ne sont pas nés, ils n'arrivent pas à s'adapter à l'endroit où ils sont arrivés, et en même temps, ils n'ont plus la possibilité de retourner d'où ils viennent. Ils se retrouvent dans une espèce de dépression et surtout d'une perte de leur identité. Fils d'émigrés, ça me concerne. J'ai eu envie d'en faire une épopée poétique et musicale. J'ai repris, au pied de la lettre l'Ulysse d'Homère, et je me suis demandé comment ce Ulysse écrit et imaginé il y a 3000 ans par Homère, ce qu'il serait dans le monde d'aujourd'hui. »

Votre parti pris pour la mise en scène ?

« De l'humour d'abord car même si on vit dans un monde en plein désarroi, même si on est tous en sidération sur tout ce qui se passe, je ne voulais pas en faire un spectacle donneur de leçons. C' est un spectacle qui parle de l'humain. Je suis un artiste, donc je ne donne aucune réponse au monde, mais par contre, je le questionne. On sort de là je pense avec beaucoup d'enthousiasme, d'énergie. Je parle de l'humanité, de la naissance de la philosophie, du sport (les Jeux Olympiques sont nés en même temps que *L'Odyssee* d'Homère) de la politique. »

Le voyage de ce spectacle écrit avec Ali Babar

« J'avais ce projet dans ma tête depuis très longtemps, parce que je pense que ma maman chanteuse bien que formidable artiste, avait le syndrome d'Ulysse. Je suis né en Tunisie, on est d'origine sicilienne on a vécu l'immigration, la crise d'identité. Donc j'avais ça dans la tête, mais je me suis dit, est-ce qu'aujourd'hui, le mythe d'Ulysse, se place uniquement en Méditerranée ? Ce n'est plus possible aujourd'hui, en 2026, d'imaginer Ulysse seulement dans la Méditerranée, le monde s'est ouvert, le Nouveau Monde est arrivé, et donc j'ai voulu vraiment l'imaginer sur tous les continents.

J'ai décidé d'écrire avec Ali Babar-Kenja, qui est un poète et un chercheur en sociologie, qui a beaucoup travaillé sur les thèmes de l'esclavage. On a écrit ensemble en Martinique, invité par l'Organisation du Tourisme des Caraïbes (OTC), ensuite on est parti au Sénégal, où il y a eu tout un travail fait avec le festival de Casamance, où on ira d'ailleurs jouer le spectacle. On a fait une première lecture au Festival 2025 dans le cadre du Souffle d'Avignon au Palais des Papes. »

Un théâtre musical

« La musique est un langage permanent dans le spectacle. On parle en musique, on parle dans la musique, on chante et ça démarre par un chant de femme, c'est un hommage à ma mère qui était chanteuse opéra mais aussi aux sirènes de la mythologie ? J'ai imaginé un piano au milieu d'autres instruments avec l'idée que le spectacle parle, se décompose et se recompose à l'intérieur de la musique et une troupe de saltimbanques questionnant joyeusement le monde. »

Un bel équipage convaincu par cette épopée moderne

Pour Serge Barbuscia, il n'est pas question de casting mais de rencontres et surtout de personnes convaincues par le projet avec envie de le partager et d'apprendre l'un de l'autre. « Je crée un équipage en quelque sorte. Avec le comédien sénégalais Bass Dhem, ça a été un coup de foudre immédiat, j'ai pensé aussi immédiatement à Aïni Iften avec qui j'avais déjà travaillé (Chants d'exil), l'accordéoniste Jérémy Bourges s'imposait aussi ainsi que la musicienne Théodora Carla, remarquée dans le spectacle de Pierre Rabhi 'La confession d'un colibri'. »

Un spectacle né du voyage... pour voyager

La pièce sera jouée au Luxembourg (la pièce est coproduite par le le Théâtre National du Luxembourg) au Sénégal dans le cadre du festival de Casamance, il y a la Corse et évidemment en Caraïbes. C'est un spectacle francophone mais la musique étant un véritable langage, il peut être vu partout dans le monde. Il y aura aussi l'invitation aux scolaires avec des « bords-plateaux » que Serge Barbuscia affectionne. Et évidemment il sera présent à Avignon Off 2026.

Avignon

Le syndrome d'Ulysse au Théâtre du Balcon : un creuset d'imaginaires divers

Le théâtre du Balcon est à la fois « ici » et « là ». *L'Étrangère*, création 2025 de Jean-Baptiste Barbuscia, sera à Nice et en Corse dans quelques jours.

Quant à la belle production 2026 de Serge Barbuscia, *Le syndrome d'Ulysse*, co-écrite avec un auteur martiniquais, Ali Babar Kendjah, elle sera créée ce jeudi 12 mars et sera jouée jusqu'au dimanche 22 mars (*), avant d'être reprise au Festival.

Le spectacle est tonique, vivant, coloré, joyeux

Se saisissant du "syndrome d'Ulysse", l'auteur-metteur-en-scène-comédien s'approprie le mythe antique. Et il le télescope avec la réalité d'aujourd'hui. Nourri d'une blessure familiale originelle sur trois générations - départ de Sicile, et arrivée à Marseille via la Tunisie où est né Serge -, il l'ouvre aux dimensions du monde, « entre un ici



La pièce *Le syndrome d'Ulysse* sera créée au Théâtre du Balcon jeudi 12 mars à 20 heures. Photo J-B.B.

qui n'arrivait pas à être complètement le leur et un là-bas qui leur était presque devenu étranger».

Loin d'être moralisateur ou doloriste, le spectacle est tonique, vivant, coloré, joyeux même, avec danse, chants poly-

glottes, musique en direct au piano (la mère de Serge Barbuscia était chanteuse d'opéra). Les cinq acteurs sont « des saltimbanques qui jouent plusieurs personnages », dans une mise en abyme jubilatoire. Ce *Syndrome d'Ulysse* se révèle un

creuset d'imaginaires divers d'où jaillissent, au fil des métaphores ou des clin d'œil, des fils qui sont autant de liens entre les hommes, à travers pourtant la cruelle réalité des déplacements, des exils, des viols...

Entre ici et ailleurs, entre utopie et uchronie, comment un Ulysse d'aujourd'hui, riche de toutes ses rencontres (« Chacun de nous a besoin de la mémoire de l'autre »), peut-il devenir à la fois déplacé meurtri, migrant nostalgique... et pourtant voyageur heureux?

● **Geneviève Allène-Dewulf**

(*) Jeudi 12 mars, vendredi 13 mars, samedi 14 mars, 20 h. Dimanche 15 mars, 16 h. Vendredi 20 mars, samedi 21 mars, 20 h. Dimanche 22 mars, 16 h. Durée : 1h15. Théâtre du Balcon, Avignon. Tarifs : 23,50 € et tarifs réduits. Réservations : 04.90.85.00.80, ou sur le site www.theatredubalcon.com.

« Le Syndrome d’Ulysse ». Balcon, création 2026 Il faut imaginer Ulysse heureux



Le théâtre du Balcon est à la fois « ici » et « là ». L’Etrangère, création 2025 de Jean-Baptiste Barbuscia, sera à Nice et en Corse dans quelques jours.

Quant à la production 2026 de Serge Barbuscia, Le syndrome d’Ulysse, – théâtre musical co-écrit avec l’auteur martiniquais Ali Babar Kendjah -, elle sera créée ce jeudi 12 mars, avant d’être reprise au Festival.

Se saisissant du « syndrome d’Ulysse », cristallisation pathologique des malheurs de l’errance, l’auteur-metteur-en-scène-comédien s’ap-

proprie le mythe antique et il le télescope avec la réalité d’aujourd’hui, comme si l’un pouvait expliquer, voire compenser, l’autre, en une inexplicable rédemption. Nourri d’une blessure familiale originelle sur trois générations – départ de Sicile, et arrivée à Marseille via la Tunisie où est né Serge -, il l’ouvre aux dimensions du monde, « entre un ici qui n’arrivait pas à être complètement le leur et un là-bas qui leur était presque devenu étranger ».

Loin d’être moralisateur ou doloriste, le spectacle est tonique, vivant, coloré, joyeux même, avec danse, chants polyglottes, jolie création lumière, musique en direct au piano (la mère de Serge Barbuscia était chanteuse d’opéra), et les cinq acteurs sont « des saltimbanques qui jouent plusieurs personnages », dans une mise en abyme jubilatoire. Ce « Syndrome d’Ulysse » se révèle un creuset d’imaginaires divers d’où jaillissent, au fil des métaphores ou des clins d’œil, des fils qui sont autant de liens entre les hommes, à travers pourtant la cruelle réalité des déplacements, des exils, des viols...

Entre ici et ailleurs, entre utopie et uchronie, comment un Ulysse d’aujourd’hui, riche de toutes ses rencontres (« Chacun de nous a besoin de la mémoire de l’autre »), peut-il devenir à la fois déplacé meurtri, migrant nostalgique... et pourtant voyageur heureux ?

G.ad. Photo J-B.B.

AVIGNON

"Le syndrome d'Ulysse" : le théâtre de l'exil

Ali Babar Kenjah et Serge Barbuscia ont créé cette pièce au Théâtre du Balcon, où elle est présentée du 12 au 22 mars.

"Le Syndrome d'Ulysse travaille l'équilibre de ceux qui ont remis leur destin aux oracles de la mer. Entre retour impossible et intégration inachevée", explique Ali Babar Kenja, coauteur de la nouvelle création du Théâtre du Balcon (Avignon). Aïni Iften, Théodora Carla, Jérémie Bourges, Bass Dhem et Serge Barbuscia sont les interprètes d'un spectacle qui ouvre grand le thème de la tolérance et de l'accueil de l'autre. Dans cette pièce, les protagonistes posent la question : "Peut-on imaginer Ulysse heureux ?" Une troupe s'engage devant nous dans un cabaret musical et théâtral autour d'une relecture de l'*Odyssée* d'Homère. C'est au psychiatre espagnol Joseba Achotegui que l'on doit l'expression "syndrome d'Ulysse", d'après les témoignages douloureux de nombreux migrants en condition précaire qui présentent "un tableau réactif de stress très intense, chronique et multiple".

F.B

Du 12 au 22 mars au Théâtre du Balcon, Avignon. Prix : de 5 à 23 €. Article intégral à lire sur notre site.



Les interprètes de la pièce "Le syndrome d'Ulysse". / PHOTO GILBERT SCOTTI



Avignon, théâtre du Balcon : « Le Syndrome d'Ulysse », du 12 au 26 mars 2026

À l'heure où les frontières se crispent, Serge Barbuscia nous offre avec *Le Syndrome d'Ulysse* une œuvre rare, nécessaire, au confluent du théâtre et de l'épopée musicale.

Ce projet, qu'il porte en lui comme un héritage silencieux, transcende le simple récit migratoire pour explorer la part d'universel en chaque déraciné. Metteur en scène à la sensibilité à fleur de peau, Barbuscia dialogue ici avec les ombres de son passé et les tragédies du présent.

Accompagné par la plume acérée d'Ali Babar Kenjah, il sculpte un espace où la poésie et le chant deviennent les seuls remparts contre l'oubli. Cette création d'envergure débutera son voyage au Théâtre du Balcon à Avignon, avec des premières représentations prévues du 12 au 22 mars 2026.

Rencontre avec un créateur qui redonne un visage et une âme à ceux qui traversent l'horizon.

Serge Barbuscia, vous dites porter en vous ce projet depuis votre naissance. Comment ce « passé enfoui » de l'immigration sicilienne de votre propre famille a-t-il fini par rencontrer l'actualité brûlante de la Méditerranée pour devenir une nécessité théâtrale ?

- Une histoire familiale où j'ai moi-même ma propre émigration puisque je suis né à Tunis et tout bébé encore, puisque j'avais trois ans, nous étions sur le bateau pour revenir en France. Ce sont les images ! quand on a commencé à voir ces images des gens qui étaient sur ces barques qui arrivaient sur les côtes siciliennes ou qui se noyaient, c'est revenu en moi sur ma propre histoire, sur ce que j'avais à la fois vécu puisque je suis revenu sur un bateau d'Afrique vers la France et à la fois, peut-être même sans l'avoir entendu, intégré de façon viscérale. Ça m'a aussi obligé à réfléchir sur la dépression de ma mère ; elle souffrait du syndrome d'Ulysse.

En tant que metteur en scène, comment avez-vous réussi à traduire l'invisible — cette déchirure psychologique que l'on nomme le « Syndrome d'Ulysse » ?

- Finalement, je l'ai ouvert au monde ! je suis parti du syndrome d'Ulysse pour me poser la question 'qui est Ulysse' ; c'est celui qui est prisonnier, est-ce le voyageur ou le migrant ? J'ai travaillé entre les deux personnalités possibles avec des comédiens qui, eux-mêmes, avaient connu cette problématique et qui vivaient sur plusieurs cultures. On s'est réuni sur quelque chose qu'on avait vécu en commun. Nous sommes presque tous issus de plusieurs cultures.

On part d'une vraie réflexion sur la thématique d'Ulysse. Des histoires arrivent ensuite. Et on revient à la fin sur l'Odyssée d'Homère dans un dialogue entre les marins. Mais tout le premier passage est basé sur le monde, sur les histoires d'aujourd'hui.

Votre écriture s'est nourrie de résidences entre la Martinique et la Provence, croisant la mythologie d'Homère et la poésie de Derek Walcott. Comment s'entrelacent ces différentes géographies du cœur et de l'esprit pour donner une voix universelle à l'exilé ?

- L'histoire du monde et le drame des gens est le même pour tous. On ne voit pas de frontière. Evidemment, il y a une frontière historique puisque c'est une période qui n'est pas le monde d'aujourd'hui, peut-être plus libre... Où que l'on soit dans le monde aujourd'hui, on est géolocalisé. On a de moins

en moins d'espace de liberté. Ça transpire dans le spectacle, ce monde où l'individu est bien moins libre ! on a l'impression de tout connaître parce qu'on nous fait tout savoir en cinq minutes mais pas du tout ! on a moins de folie, moins d'imaginaire. Les images tuent l'imaginaire.

Le spectacle est défini comme un théâtre musical. Quelle place accordez-vous à la mélodie et au chant pour exprimer ce que les mots seuls ne parviennent peut-être plus à dire face à la tragédie du déracinement ?

- Les premiers et les derniers mots du spectacle, c'est le chant. Il arrive comme un chant profond, qui pourrait être celui des sirènes. C'est un chant de femmes et c'est très important pour moi. C'est peut-être aussi en lien avec mon enfance et ma mère qui était chanteuse. Ce spectacle est sans-doute plus complexe pour moi car il me ramène à des choses que je délivre de ma propre enfance. J'ai voulu laisser s'exprimer des ressentis très intimes.

Une sorte de catharsis...

- Oui un peu, mais le théâtre en fait partie.

Vous partagez la scène avec quatre autres interprètes aux horizons multiples. Vous avez répondu en partie à cette question mais en quoi cette mixité de parcours et de sensibilités était-elle essentielle pour incarner cette « Odyssée » contemporaine ?

- Il y a une mixité de langages et je trouve important d'avoir aussi le voyage de la langue et des identités multiples.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'idée de « terre d'accueil » ?

- Il y a une phrase qui résonne pour moi très fort dans le spectacle, c'est « Nul n'est étranger sur cette terre ». C'est très important. Cette idée de l'étranger me fatigue énormément. On arrive nu sur terre, pas avec un passeport en main, pas avec une identité, pas avec une nation. Tout le reste est organisé, je dirais même désorganisé. Aujourd'hui, l'humanité qui se retranche, les gens ont de plus en plus peur de l'autre. Ulysse fait partie de cette peur quand ils massacrent tout le monde avec ses compagnons. Pour retrouver les siens, il a dû utiliser sa ruse à autre chose ; c'est en quelque sorte un voyage, une évolution sur lui-même.

Et sur le rôle de l'artiste dans l'éveil des consciences ?

- Nous sommes des saltimbanques, des enfants. Il y a une phrase qui me touche beaucoup : « C'est quoi l'adulte, c'est un enfant qui doute. » On joue à vivre et à rentrer dans toutes ces aventures. Ça reste un spectacle d'aventures.

Votre complicité avec Ali Babar Kenjah semble être le pilier de cette œuvre. Comment vos deux plumes, l'une ancrée dans l'histoire méditerranéenne et l'autre dans les mémoires créoles et sociologiques, se sont-elles accordées pour forger ce récit commun ?

- Homère était aveugle et nous avons fonctionné comme deux aveugles, chacun ayant confiance en l'autre. Quand on est aveugle on est obligé d'être à l'écoute de l'autre.

Ali Babar Kenjah est connu pour son engagement intellectuel et sa finesse d'analyse sur les questions d'identité. De quelle manière son regard a-t-il enrichi votre propre vision du «Syndrome d'Ulysse» pour lui donner cette profondeur presque philosophique ?

- Il a beaucoup apporté sur les définitions. Le texte est truffé de questionnements sur Ulysse, sur l'identité. C'est fort. J'étais plus le verbe, il était plus l'écrit. J'étais finalement plus proche d'Homère qui n'écrivait rien, mais qui était dans la vibration et dans le verbe. Le premier jet a été écrit, mais c'est au plateau que j'ai fait et restructuré tout le spectacle avec mon équipage -et pas l'équipe. Nous sommes partis dans notre navigation poétique.

Le texte est né d'une immersion en Martinique, un territoire marqué par les écrits de Glissant ou Césaire. Dans quelle mesure le travail avec Ali Babar Kenjah a-t-il permis de lier le drame de l'exil contemporain à la pensée de la «Relation» et du «Tout-Monde» ?

- Vous avez tout dit. Évidemment. La relation que je pouvais avoir avec la Caraïbe date de plusieurs décennies. J'étais moi-même lié à ces questionnements et surtout j'avais besoin de l'insularité. On parlait entre insulaires ; c'est aussi un spectacle sur l'insularité, sur ce que représente l'île à la fois dans ses fantasmes. L'Odyssée ne se passe que d'une île à l'autre. C'est la mer qui relie les histoires. Le 'Tout-monde' est complètement présent jusqu'au dernier mot puisqu'on finit par être tous des Ulysse.

Une dernière question Serge. Vous dites que le point de départ de ce projet d'écriture est un majestueux banyan du Parc de Tivoli à Fort-de-France. Un arbre. Pourquoi, l'arbre ?

- C'est la base ; c'est ce qui a déterminé cette écriture quand je l'ai rencontré. Je me suis dit 'je dois l'écrire là, à cet endroit'. On le dit dans le spectacle, c'est un arbre qui a quitté ses racines. Les racines continuent à exister. Elles sont toujours là dans le sol. Mais, où que l'on soit, il manque toujours quelque chose. Il y a une partie de soi qui est restée ailleurs. Quand les gens partent de chez eux, on parle du déracinement. C'est inscrit dans tous les exils.

Alors, comment peut-on être à la fois déraciné et citoyen du monde ?

- Nous sommes tous des déracinés. La vraie question est : « Où va le voyageur ? » Ne doit-on pas accepter le déracinement ? Avec 'Le syndrome d'Ulysse', je ne veux pas parler du migrant négativement par rapport au déracinement, mais également montrer tout ce qu'il peut apporter de neuf, de culture, d'idées. Le brassage est intéressant ; la rencontre des cultures est extrêmement positive.

Au-delà de l'œuvre artistique, quel dialogue espérez-vous instaurer avec le spectateur face à ces visages et ces trajectoires de vie que l'on réduit trop souvent à de simples statistiques migratoires ?

- Je passe ma vie à taper sur le même clou. Il y a une volonté d'humanisme, de se dire qu'on est tous sur la même petite planète et qu'aujourd'hui, avec toutes les angoisses qui nous arrivent, cette planète, on la maltraite beaucoup. Le danger, ce ne sont pas les migrants mais la façon dont nous maltraitons cette planète qui va se venger. Je parle de ce monde-là, de ce jardin d'Eden qu'on pollue avec une question. Y aura-t-il encore de la place pour nous là-dedans ?

Danielle Dufour-Verna